

Les manœuvres interalliées en 1954 et le problème atomique

Autor(en): **Pergent, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **ASMZ : Sicherheit Schweiz : Allgemeine schweizerische Militärzeitschrift**

Band (Jahr): **121 (1955)**

Heft 2

PDF erstellt am: **13.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-25843>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les manœuvres interalliées en 1954 et le problème atomique

Par J. Pergent

L'année 1954 est la troisième où les forces du NATO subissent un entraînement commun, dont le cycle annuel d'instruction se termine par des grandes manœuvres sous commandement unifié.

En 1952 furent surtout étudiés les procédés défensifs; et le thème des principales manœuvres d'automne qui se déroulèrent sur le théâtre du Centre-Europe eurent un caractère exclusivement défensif.

En 1953 la préférence fut donnée, si ce n'est à l'offensive pure, du moins à la défensive-offensive, forme intermédiaire d'opérations. Celle-ci apparaît appropriée à une coalition dont le but est de s'opposer à une agression, tandis qu'une offensive de grand style ne pourrait intervenir que par la suite, après mise sur pied de tous les moyens de l'alliance. Néanmoins la phase finale des manœuvres de cette année-là s'était terminée par une attaque d'assez grande envergure se poursuivant durant plusieurs journées (voir «Allgemeine Schweizerische Militärzeitschrift» de juin 1954). Déjà également le problème atomique fut étudié.

Or en 1954, c'est ce problème qui vient se placer au centre de toutes les préoccupations et qui dominera entièrement les grandes manœuvres d'automne. Les deux partis évolueront en fonction des moyens atomiques existants, différents pour chacun d'eux. Pour les ranger sous une rubrique et leur donner une définition générale, ces manœuvres peuvent être dénommées à double action, l'offensive et la défensive alternant au gré des circonstances.

L'étude de la question atomique n'a pu être entreprise à fond que cette année-ci, parce que les autorités américaines n'ont été en mesure de communiquer à leurs partenaires les effets des armes atomiques que depuis que le «secret nucléaire», encore absolu il y a deux ou trois ans, a été levé partiellement. Ainsi aujourd'hui cette question éclipse par son importance toutes les autres. Il est certain que les conceptions et doctrines militaires, de même que l'organisation des forces, doivent être révisées fondamentalement. C'est le grand problème du jour, d'ailleurs fort loin encore d'être résolu dans ses nombreuses conséquences.

Il va sans dire que le cycle complet des manœuvres régionales n'en a pas été abandonné pour autant. Il s'est poursuivi pendant toute l'année. Il sera rapidement passé en revue, afin de revenir au point essentiel du problème atomique.

Selon une règle maintenant bien établie, le programme annuel des manœuvres débute par un grand exercice de cadres qui a lieu au SHAPE même, à Rocquencourt, et auquel sont convoqués les principaux chefs de l'alliance, environ 250 généraux, amiraux et officiers supérieurs. Un tel exercice est désigné par le sigle CPX, qui est l'abréviation anglo-saxonne de: Exercice de poste de commandement. Il y est ajouté un chiffre de numérotation. Les deux premiers exercices ont eu lieu en 1952 et 1953 et celui de 1954 porte le chiffre 4, car il s'est déroulé de 26 au 30 avril, c'est-à-dire à la quatrième année du commandement suprême, débutant le 1^{er} avril.

Le but de cet exercice, d'après la définition officielle donnée par le Général Gruenther, est l'étude des problèmes théoriques qui peuvent se poser pour la *défense de l'Europe*. Ceci évidemment n'apprend pas grand'chose sur les conceptions du commandement suprême. Et il faut se borner à savoir que les principaux problèmes étudiés durant CPX 4 concernent la défense aérienne, encore insuffisante, et les procédés à mettre au point du fait de l'apparition des «armes nucléaires». L'on peut également retenir la phrase du communiqué officiel faisant mention de propositions de changements à opérer dans l'équipement et la composition des forces.

En outre, la note remise aux représentants de la presse donnait quelques indications au sujet de l'organisation matérielle de l'exercice qui ne manquaient pas d'intérêt. Pendant une année entière, celui-ci est préparé par un groupe d'une dizaine de personnes, dont six officiers de diverses nationalités. Un «pays hypothétique» est conçu de toutes pièces; il doit servir de cadre à l'exercice et permettre sur le théâtre européen de faire évoluer deux partis différents, en leur assurant une ampleur telle que chacun d'eux dispose de l'espace nécessaire avec lignes de communication, bases, etc. On retrouve d'ailleurs ce découpage de l'Europe en pays fictifs lors des grandes manœuvres d'automne.

Tout cela doit être représenté sur des cartes aux échelles différentes selon les utilisateurs terrestres, maritimes ou aériens. Puis pour illustrer la situation, il est fait emploi d'un grand nombre de plaques de projection, de films, d'«organigrammes», de tableaux de logistique, ainsi que de graphiques de chargement et de déchargement des ravitaillements. Le tout est installé dans une grande salle en amphithéâtre, où doivent être disposés en bonne place les maquettes figurant le terrain et les tableaux et graphiques.

L'exercice est placé sous l'autorité du Maréchal Montgomery, adjoint au Commandant Suprême, qui s'est fait une spécialité d'une représentation théâtrale des manœuvres, avec utilisation pour certains décors de peinture fluorescente invisible que font apparaître des lampes à rayons ultra-violets . . . En outre, chacun des chefs intervenant dans la manœuvre s'exprime

dans sa langue; la traduction simultanée doit donc être effectuée. On réalise ainsi l'abondance des moyens à mettre en œuvre, que seule une coalition comme celle du monde occidental peut se permettre.

Toutefois CPX 4 avait été précédé le 22 mars d'un exercice similaire, dénommé plus modestement conférence et concernant uniquement la *défense aérienne*. Il semble bien, d'après ce qui a été dit des préoccupations majeures du SHAPE, que cette conférence avait pour but d'établir les « faiblesses » de la défense aérienne. Officiellement il a été annoncé que des projets pour l'utilisation tactique des forces aériennes et l'entraînement des équipages ont été étudiés.

Enfin, pour en finir avec le commandement suprême proprement dit, il y a lieu de mentionner également l'exercice « Try-out 3 », qui s'est déroulé du 26 au 29 juillet 1954. Il avait pour but de faire fonctionner cet énorme état-major en situation d'alerte et en dehors de son immense camp de baraquements. Deux emplacements ont été choisis, chacun à environ 30 km du camp et à 10 km d'éloignement l'un de l'autre. Un se trouvait en pleine forêt de Rambouillet, à l'usage du Commandant Suprême et ses adjoints immédiats, ses services étant logés sous la tente. L'autre emplacement était un ancien monastère offrant de très vastes bâtiments à l'abri des vues. Du matériel de bureau léger y a été installé. Les archives, machines à écrire, etc. ont dû être transportées, ainsi que tout le nécessaire en couchage, subsistances, etc.; un important réseau de transmissions a été créé; enfin n'était pas oublié le service de la police militaire, à qui incombait de plus la lourde charge de la circulation routière. — Le travail de l'état-major a continué normalement. Les correspondants de presse étaient invités à visiter le second de ces emplacements de campagne.

★

Parmi les très nombreuses manœuvres effectuées durant l'année sous l'égide du SHAPE et sans pouvoir toutes les mentionner, il y a lieu de citer celles présentant un intérêt plus particulier.

En mars les forces grecques des trois armes se sont livrées à de grandes manœuvres en connexion avec la VI. Flotte U.S.A., parvenue dans le Golfe Dorfani et qui mit en action de puissants moyens aéro-navals. L'exercice se déroula à une centaine de kilomètres de la frontière bulgare. Cette bande de terre très étroite, s'étendant approximativement de Salonique à Andrinople, constitue certainement un des points les plus faibles de la défense de l'Occident et sa garde à elle seule requerra l'essentiel des forces grecques et turques.

Du 26 mars ou 8 avril, sous les ordres directs du Commandant-en-chef en Méditerranée, un très important exercice aéro-naval a groupé les forces

navales anglaises, américaines et celles de tous les riverains de cette mer : France, Italie, Grèce et Turquie. Les bases navales et les forces aériennes côtières de ces Etats étaient incluses dans les plans des manœuvres. Le problème atomique en mer aurait été étudié, ainsi que le dispositif complexe de détection.

Enfin en juillet, toujours sous la même autorité navale en Méditerranée, tous les commandants des zones ou secteurs de cette mer participèrent à un grand exercice de cadres spécialement conçu pour faire jouer les différents organes de commandement. On sait que la « rivalité » anglo-américaine en *Méditerranée* a abouti à la création de deux commandements dans le Sud-Europe : un américain à Naples, en grande partie terrestre, et l'autre britannique à Malte, essentiellement maritime. Or ce dernier s'allonge d'une extrémité à l'autre de la Méditerranée et comporte la participation de six pays différents. Il sera certes très difficile à assurer ; il exige un entraînement en commun constant. L'Angleterre, qui attache une importance vitale à la conservation des communications maritimes méditerranéennes, a donc tenu à garder le contrôle de cette zone. Elle doit en assumer la lourde responsabilité.

Cet exercice naval en Méditerranée a eu sa contre-partie dans *la Manche*, où est constitué un commandement particulier, distinct des grands commandements Nord et Centre-Europe. Son rôle est également la garde de communications excessivement importantes, celles de la Manche. Ce commandement se trouve placé de même sous l'autorité d'un amiral britannique. Des éléments maritimes de six pays y participent : Angleterre, France, Belgique, Hollande, et même Norvège et Etats-Unis mais dans une moindre part.

Les forces légères de ces pays, mouilleurs de mines, escorteurs, dragueurs, vedettes et sous-marins, sont intervenues pour assurer la sûreté du « Canal ». L'exercice était combiné avec une manœuvre de défense aérienne des Iles Britanniques. Et il a été suivi d'un exercice assez original de débarquement sur la côte belge, le port d'Anvers étant supposé rendu inutilisable par l'action adverse, d'un approvisionnement de 8000 tonnes destiné aux forces anglaises sur le continent. L'opération était convoyée en mer par les forces maritimes, tandis que débarquait sur la côte une brigade formée de 5000 réservistes écossais chargée de l'aménagement du point de débarquement dans les parages de Zeebrugge. Les autorités anglaise ont voulu donner à cet exercice un caractère spécial, c'est-à-dire une sorte de preuve de leur « engagement » sur le continent. Sur le plan militaire il faut y voir surtout une excellente précaution à l'égard des forces anglaises qui opéreront beaucoup plus à l'est en Europe et ainsi beaucoup moins près des bases de leurs

îles que ce ne fut le cas en 1940. Le problème de la sûreté de leurs arrières, surtout avec les moyens de destruction à longue portée actuels, se posera donc avec une redoutable acuité.

★

Les manœuvres qui se sont déroulées à l'automne 1954, en septembre et début d'octobre, et sur les trois théâtres de l'Europe, Nord, Centre et Sud, de même également sur celui du Sud-Est (Balkans et Turquie), ont mis en action environ 400 000 hommes. C'est naturellement sur le théâtre du *Centre-Europe* qu'ont eu lieu les plus importantes; et parmi celles-ci, la plus considérable, dénommée *Battle Royal*, a été effectuée sur la partie nord de ce théâtre, tandis que deux autres, de moindre importance, l'étaient dans les autres régions.

Toutes ces manœuvres avaient pour but l'étude pratique et tactique des *armes atomiques*. Elles étaient conçues selon un même gabarit d'inégalité des forces numériques à laquelle se superposait une inégalité inverse des moyens atomiques. Il suffit donc d'étudier l'une d'elles pour en connaître les caractéristiques et le sens.

L'exercice *Battle Royal* a réuni 137 000 hommes environ, en majeure partie de nationalités anglaise, canadienne et du Benelux, avec seulement quelques détachements spéciaux des autres partenaires. La zone britannique d'occupation en Allemagne était divisée en deux pays fictifs, dont la frontière était marquée par la ligne générale Osnabruck - Bad Oyenhausen. Les forces de ces deux pays ont évolué sur environ 2000 km².

Celles du nord, ou partie nord étaient nettement supérieures en effectifs mais en infériorité en moyens atomiques. Celles du sud exactement à l'inverse, soit faibles en effectifs et fortes en moyens atomiques. Quant à l'aviation l'égalité était réalisée de part et d'autre.

On saisit immédiatement qu'il s'agit là de la simple reproduction des conditions qui existeraient actuellement et normalement en cas d'un conflit entre l'Ouest et l'Est. C'est donc, sur ces bases très réalistes que les manœuvres ont été entreprises, et d'elles surtout découleront par la suite les enseignements à en tirer. En d'autres termes il s'agit pour l'Occident de se faire une idée précise dans quelle mesure ses moyens atomiques, surtout tactiques, peuvent suppléer à son infériorité numérique au début d'un conflit devant l'abondance des forces terrestres du bloc soviétique; et également de fixer de quelle manière il convient d'utiliser au mieux ces armes nouvelles pour parvenir au freinage de forces terrestres capables de submerger et de s'infiltrer dans d'immenses étendues de terrain. Car si la puissance des engins nucléaires est prodigieuse et si chaque explosion peut provoquer des dégâts considérables et avoir des effets énormes, elle n'en est pas moins

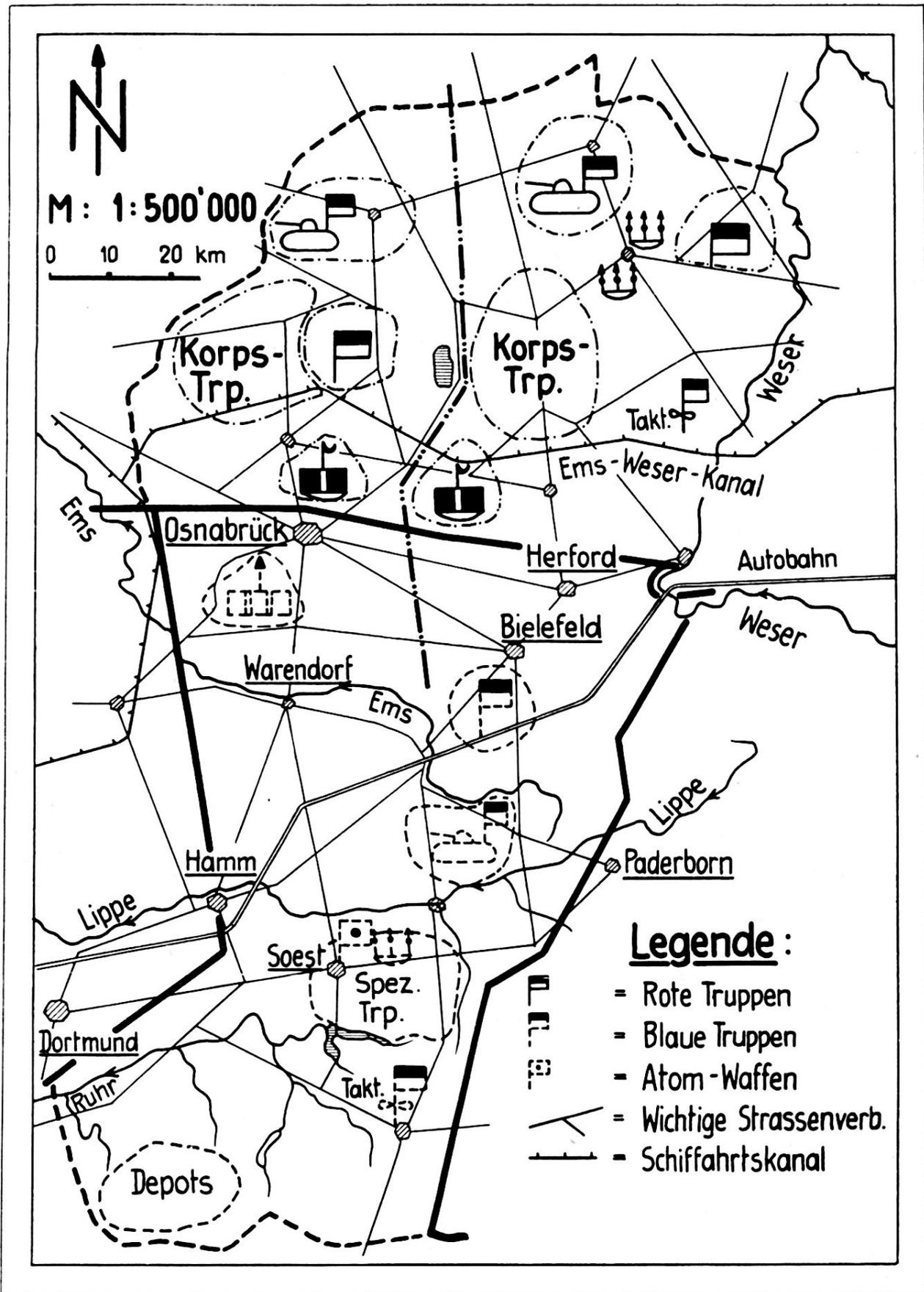
limitée aux points où se produisent ces explosions et aux quelques kilomètres de diamètre de leurs effets. Le feu nucléaire ne résoud pas tout. L'opportunité de son emploi, aux points et aux moments judicieusement choisis, sera le facteur essentiel de l'efficacité de cette arme nouvelle.

En outre, la direction des manœuvres avait indiqué qu'un des buts de ces manœuvres était également l'étude de formations plus souples et légères. Ainsi la 2^o Division d'infanterie britannique avait été aménagée en deux brigades chacune de quatre bataillons. On sait que la tendance actuelle est de revenir à des formations quaternaires, afin que les unités, même plus légères, puissent mieux durer isolément, et de plus être en situation de pouvoir faire face de tous les côtés à la fois, ceci toujours en raison de leur isolement et des grands espacements entre les grandes unités, favorisant les infiltrations de l'adversaire.

Comme convention particulière de manœuvre seule intervenait un élargissement fictif de la rivière Lippe, marquant approximativement la limite de la zone de fin de manœuvre, afin d'amener les assaillants à devoir concentrer des moyens de franchissement. – Les forces des deux partis étaient connues de part et d'autre, étant admis que tel serait normalement le cas avec des services de renseignements fonctionnant dans de bonnes conditions. Seul était maintenu secret le nombre de coups atomiques dont chacun des adversaires disposait, sinon lorsque ceux-ci auraient été tirés, il va de soi que les manœuvres auraient perdu instantanément leur caractère «atomique».

Cependant moins réaliste apparaît une autre disposition des manœuvres consistant à négliger intentionnellement le côté civil de l'affaire, c'est-à-dire la grave question des exodes et paniques pouvant se produire dans les populations, et qui par leur ampleur seraient capables de provoquer une gêne énorme aux déplacements des troupes. Il semblerait au contraire que les états-majors dussent d'une façon permanente tenir compte de cette éventualité et prendre les mesures adéquates; certaines situations de 1940 ou de 1945 à l'est incitent grandement à agir dans ce sens.

Les forces du parti nord constituaient une armée de quatre divisions sous le commandement d'un général britannique. Elle disposait d'un groupement aérien tactique, d'un groupe d'artillerie anti-aérienne, d'un «bataillon d'artillerie lourde atomique (280 mm)» et de quelques bombes aériennes à charge atomique. Les quatre divisions étaient groupées en deux corps d'armée; un, anglais, comprenant une division d'infanterie et une division blindée; l'autre, une division anglaise et une hollandaise, tandis que l'état-major de ce dernier corps était «intégré», c'est-à-dire comportait des éléments des deux nationalités; son commandement était assuré par un général hollandais.



Les forces du parti sud se trouvaient réduites à un seul corps d'armée à commandement belge et formé de deux divisions belges, une d'infanterie et l'autre blindée. Il était renforcé d'un groupement aérien tactique britannique, d'un élément dit «groupe de brigade» canadien et d'une même groupe de parachutistes anglais. Mais à ce corps d'armée appartenaient deux divisions (fictives) de réserve ne rejoignant qu'après cinq jours à compter du début des hostilités. Cette disposition donnait son sens à l'action du parti sud, obligé de mener un combat retardateur jusqu'à l'arrivée de ce complément de forces devant le mettre à l'égalité de l'adversaire. Enfin le parti sud disposait également d'un bataillon d'artillerie atomique. A noter que la supériorité atomique réputée très nette de ce parti provenait du nombre de coups attribués.

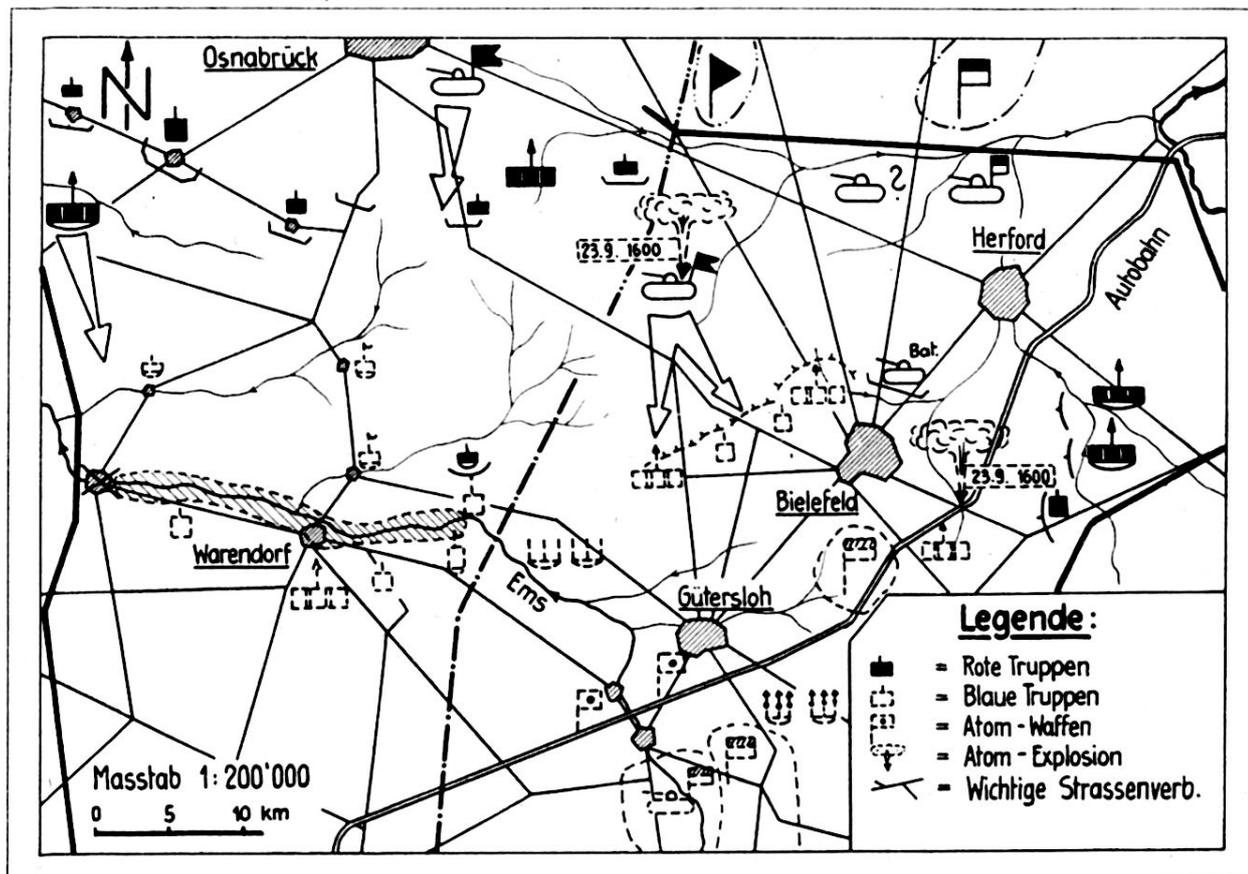
Si l'on considère sur le terrain la disposition des troupes avant le déclenchement de la manœuvre et de part et d'autre de cette «frontière» d'environ 80 km de long, immédiatement se remarquent l'énorme étalement en largeur et l'échelonnement considérable en profondeur des grandes unités. Pour les forces du nord ce front est partagé à peu près à égalité entre les deux corps d'armée. Mais outre les éléments avancés, seule une division est en ligne dans chacun d'eux, soit donc une sur une quarantaine de kilomètres, dont elle n'occupe en fait guère que la moitié. Au corps britannique, la seconde division, elle-même scindée, est à environ une vingtaine de kilomètres plus à l'arrière. En définitive il existe beaucoup plus de vides que d'espaces tenus. C'est certainement ce qu'a voulu illustrer le Maréchal Juin en parlant de la bataille «des grands vides».

Au parti du sud l'étalement en largeur est forcément encore beaucoup plus considérable, même plus du double, car il a fallu assurer un échelonnement en profondeur proportionnellement encore plus accentué. Ce défenseur ne pourra opérer son combat retardateur que par l'utilisation des lignes de défense offertes par le terrain: ligne de crêtes, cours d'eau, etc. Et cette défense devra se borner la plupart du temps à disposer des «bouchons», c'est-à-dire des éléments de défense réduits placés à des carrefours ou des points de passage obligés sur les principaux axes de pénétration, la reconnaissance et même la manœuvre aérienne devant intervenir au plus haut point; et enfin, la supériorité atomique étant appelée à parfaire la défense aux moments de crise.

★

Au point de vue atomique, le développement de la manœuvre ne deviendra intéressant qu'à partir du moment où l'assaillant aura suffisamment engagé son action, tout jusque là ayant été accompli avec les seules armes conventionnelles. L'attaque a été commencée par des groupements tactiques

à base de régiments d'infanterie, dont la mission consistait soit à attaquer, soit à déborder les « bouchons » installés par le défenseur et à forcer ses lignes successives de résistance. Ces groupements tactiques frayèrent ainsi la voie à la division blindée britannique et aux éléments motorisés, qui vont opérer selon trois pénétrantes: couloir du terrain, route et autostrade. En une journée la progression fut très importante et le cours de la rivière Ems fut atteint non loin de Warendorf, ainsi que plus à l'est les hauteurs de part et d'autre de Bielefeld. C'est alors qu'intervint la *défense atomique*.



Plusieurs éclatements touchèrent les colonnes forcément assez resserrées. Celle des blindés à l'ouest eut 61 véhicules mis hors de combat par l'arbitrage, lors de la tentative effectuée par la division blindée de franchir l'Ems, mais sur un front trop étroit. Elle dut en conséquence renoncer à l'action et céder la place à l'infanterie, qui reprit l'affaire en employant des bateaux d'assaut; puis des ponts légers furent lancés pour le passage des véhicules. De part et d'autre de Bielefeld l'élan de l'assaillant fut brisé. Il dut abandonner les pénétrantes que jusqu'alors il cherchait résolument à suivre. Son action se dilua; son infanterie engagea des entreprises de détail de chaque côté des routes et autostrade. A ce moment il sembla bien que la défense atomique eût marqué un point sérieux.

Mais il sembla aussi que ce ne fût que momentané, car dilué, l'assaillant n'en poursuivit pas moins sa progression. Cependant sur un rythme beaucoup plus lent. Ainsi il lui faudra près de quatre jours pour franchir un espace à peu près équivalent à celui déjà parcouru, pour atteindre son objectif, le cours de la Lippe (approximativement de Hamm à Paderborn). Durant cette phase tous les observateurs ont noté une extrême lenteur des opérations, et même une certaine paralysie, que l'on ne s'explique pas entièrement. Il est en effet des prescriptions impératives interdisant de faire franchir (durant environ douze heures) les zones contaminées par les effets des explosions nucléaires. Cependant de telles zones ont été relativement peu nombreuses et ne paraissent pas justifier seules le ralentissement signalé. Celui-ci fut peut-être dû plutôt au manque de pratique des exécutants de toujours devoir conserver l'étalement et l'échelonnement considérables de leurs formations à partir du moment où étaient intervenues les armes atomiques.

Quoi qu'il en soit, la progression a été poursuivie vers la Lippe, essentiellement par des formations d'infanterie, celles-ci très largement étalées. Aux deux ailes du dispositif l'assaillant parvenait à établir des têtes de pont après lancement de ponts légers. Le défenseur fut à son tour touché par une explosion nucléaire sur la ville même de Soest, qui constitue un nœud très important du réseau routier. Il en fut donc excessivement gêné pour diriger les renforts nécessaires à l'encontre de la menace des forces anglo-hollandaises sur la Lippe (partie ouest). Or ces dernières l'étaient non moins par les difficultés à faire suivre leur artillerie, dont l'appui devenait urgent afin de déboucher de la Lippe. Il est vraisemblable que la cause de ce retard provient du fait que le degré de saturation du réseau routier est très vite atteint sous menace atomique.

La fin de la manœuvre est intervenue sur l'impression que la progression du parti nord pouvait se poursuivre au sud de la Lippe. Il est curieux de constater que d'élimination en élimination, c'est-à-dire des blindés, parce que présentant une masse trop compacte à certains points de passage obligés; de l'artillerie, parce que occupant d'une manière trop dense les routes – c'est finalement l'infanterie qui est restée maîtresse de ses mouvements sur le champ de bataille atomique, parce qu'elle, quoiqu'il arrive, peut toujours se diluer à l'infini et surtout pousser sur tous les points de moindre résistance. Il faut ajouter, comme possédant cette même qualité, les éléments blindés légers et tous terrains. Les manœuvres de la Brigade Javelot, dont il sera question par la suite, paraissent apporter à cela une preuve concluante. Ainsi la guerre atomique sera probablement celle du véhicule de combat léger transportant un armement moyen (en poids) et du canon automoteur. Car l'obligation faite aux combattants de se libérer des routes est impérieuse.

Il y a lieu de remarquer également que ces manœuvres n'ont pas vu une participation considérable des armes atomiques. Mais celle-ci eut-elle été beaucoup plus importante, que ce qui a été dit de l'infanterie reste valable, sa faculté d'infiltration dans les zones épargnées subsistant, tandis que les désavantages dévolus aux blindés et à l'artillerie ne feraient que croître. Finalement il faudrait un barrage de coups atomiques tous les deux ou trois kilomètres, diamètre des effets graves des éclatements, pour stopper l'infanterie; et encore ne serait-ce que durant douze heures environ. C'est là d'ailleurs une supposition pratiquement irréalisable.

La participation des moyens atomiques a été faible car il s'agissait surtout d'expérimenter au plus près de la réalité l'artillerie atomique tactique américaine, dont l'utilisation serait assez discutée actuellement, en raison de l'encombrement de ces pièces sur route et du fait également du volume de ces mastodontes, très facilement repérables surtout après un tir.

Chacun des partis était doté d'un « bataillon » d'artillerie atomique. Ces bataillons ont opéré par séparation très accusée de leurs trois batteries, à dix et même vingt kilomètres les unes des autres, mais les deux pièces des batteries restant constamment accolées. De plus les batteries ont toujours été à plus de dix kilomètres en retrait des positions avancées dans la défensive, cette marge se trouvant sans doute beaucoup plus forte chez l'assaillant. Y aurait-il eu également des difficultés à faire serrer à temps ces engins? Par contre il n'aurait été signalé qu'une seule explosion nucléaire par bombe aérienne sur un but présentant une cible particulièrement valable; il s'agissait sauf erreur de la division blindée du nord au moment de son resserrement devant son objectif.

Enfin il y a lieu de mentionner que les éclatements atomiques étaient figurés par des explosions au fumigène simulant le champignon caractéristique. Ceci est pour ainsi dire une nécessité afin que les troupes à l'action prennent les mesures de protection à bon escient. Sinon elles devraient constamment appliquer ces mesures, ce qui ralentirait encore considérablement tous les mouvements. Dans la réalité ce serait précisément à proximité des points d'éclatement que les équipes de détection munies de leurs appareils spéciaux seraient mises en œuvre, leur mission consistant à déterminer les limites des zones contaminées et à fixer en fonction de l'intensité des contaminations les délais à observer avant le franchissement de ces zones. Le temps nécessaire aux reconnaissances et ces délais sont donc déjà par eux-mêmes des causes appréciables du ralentissement des opérations.

Enfin, pour conclure de ce qui ressort le plus nettement de cette « bataille royale », il faut retenir le point ci-après: malgré la puissance atomique, et malgré le ralentissement subi dans les opérations de l'assaillant, celui-ci a pu

quand même parvenir à son objectif en attaquant à de nombreux endroits avec le plus de forces possibles, surtout avec son infanterie et surtout encore en poussant au maximum sur tous les points de moindre résistance.

A ceci viennent s'ajouter les deux remarques suivantes: dans l'offensive il importera plus que jamais d'avoir aux échelons inférieurs des chefs décidés progressant résolument de l'avant, seul moyen en créant de l'espace libre derrière soi d'éviter l'entassement des échelons suivants; c'est donc vers l'avant que l'on se défendrait le mieux des bombes atomiques.

Dans la défensive, un point à tenir, notamment un « bouchon », ne devrait plus l'être par groupement des moyens à ce point même; mais ceux-ci seraient à disposer en large croissant en avant de lui ou encore selon un anneau l'entourant, dont le rayon sera supérieur à celui des effets des bombes du modèle le plus courant (1 à 1,5 km). Ceci devra éviter qu'un coup atomique au but ne mette pas au hors de combat la totalité des défenseurs; et si celui-ci n'est pas exactement centré par rapport à cet objectif, seule une fraction du dispositif sera touchée.

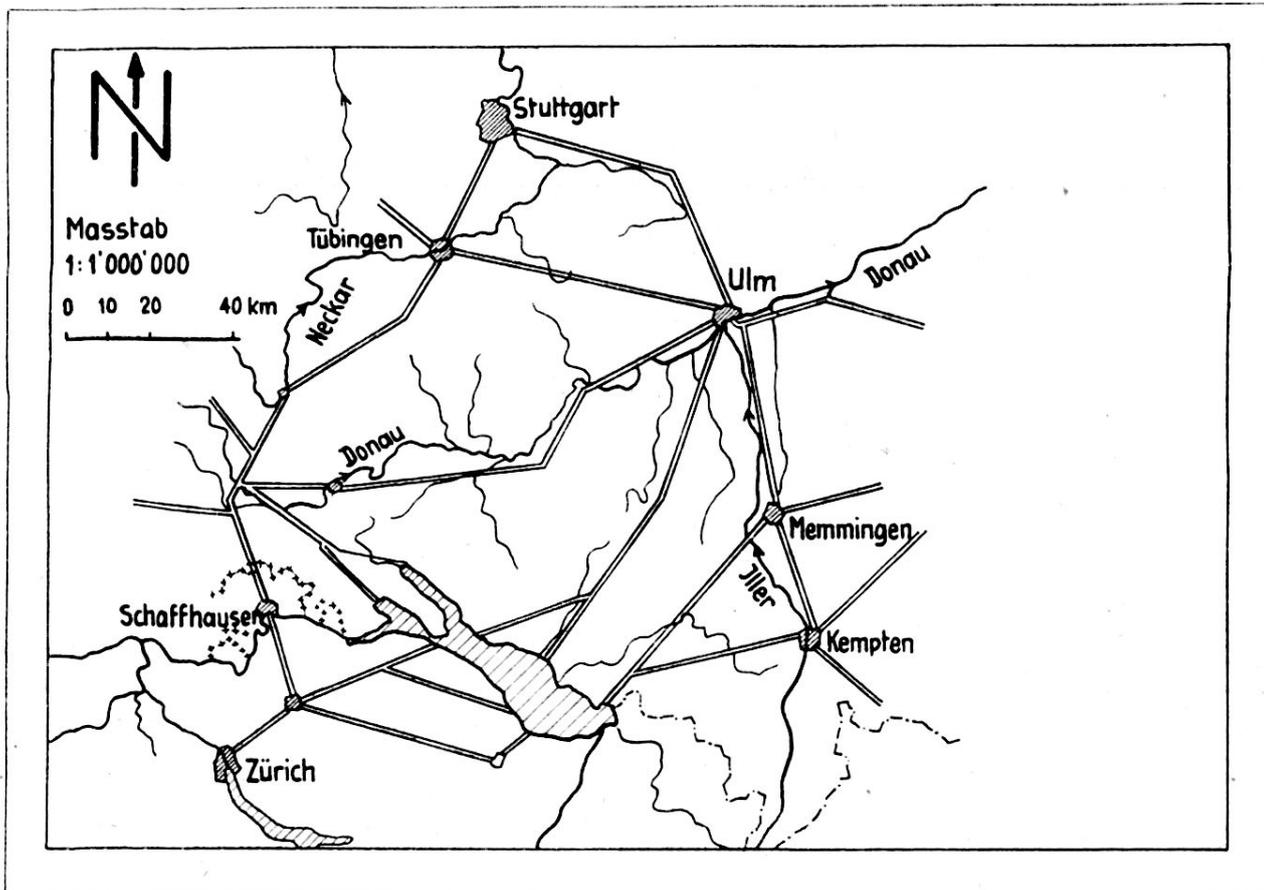
En outre, la direction des manœuvres dans sa notice d'information à la presse, a d'ores et déjà fait connaître les enseignements principaux suivants découlant de l'exercice: l'arme atomique tactique, malgré son grand avantage ne saurait emporter la décision à elle seule; son emploi efficace dépend des renseignements précis obtenus par les blindés légers de reconnaissance, l'infanterie et l'aviation; et ce sera presque toujours l'action de l'infanterie qui permettra de provoquer chez l'adversaire une concentration justiciable d'un projectile atomique.

★

Dans le cadre du groupe d'armées méridional du Centre-Europe, une manœuvre particulière a mis aux prises à la même époque des éléments uniquement français en vue de l'expérimentation d'une Brigade légère blindée, dite *Brigade Javelot*, elle-même entièrement équipée de nouveaux matériels français. Le thème général de la manœuvre était fort ressemblant à celui exposé ci-dessus, sauf que la parti à gros effectifs mais à faibles moyens atomiques venait de l'ouest, tandis que du côté de l'est se défendait en opérant du combat retardateur un adversaire à effectifs restreints mais disposant de moyens atomiques plus nombreux, c'est-à-dire en l'occurrence cette Brigade Javelot.

Ainsi, aussi bien le thème que la manœuvre n'apportent rien de nouveau au débat. Cependant un intérêt certain ressort de la composition très originale de cette brigade et des types inédits de son armement, qui en font une unité paraissant particulièrement adaptée aux formes nouvelles de la guerre.

La manœuvre s'est déroulée en partant d'une frontière fictive allant du Haut-Neckar (Tübingen) jusqu'au nord de Schaffhouse. Dans une première phase du 27 septembre au 2 octobre, la Brigade Javelot s'est repliée vers l'est, jusqu'à l'Iller (Memmingen) devant les forces beaucoup plus



puissantes et nombreuses de la 5^e Division blindée. Au début elle n'effectua qu'une mission de couverture, qui se transforma en une continuelle action retardatrice; puis celle-ci évolua à son tour en procédant au freinage de l'adversaire et surtout en tentant de le canaliser par des bouchons judicieusement placés à certaines coupures et points de passage obligés. Peu à peu l'adversaire dut resserrer ses forces et engager des actions plus puissantes, jusqu'au moment où la concentration de ses moyens constitua une cible suffisante pour des projectiles atomiques (bombe aérienne ou fusée téléguidée à charge atomique). Ce fut donc ce qui se produisit non loin de Memmingen.

Ainsi en fait, tout l'art de la guerre atomique consistera à provoquer ce regroupement de l'adversaire justiciable de projectiles nucléaires; et pour ce dernier, à éviter d'offrir une telle cible.

Très gravement atteinte la division blindée du parti de l'ouest dut donc replier en hâte ses forces. La Brigade Javelot, durant la seconde phase de la

manœuvre, les 2 et 3 octobre, trop faible organiquement pour pouvoir attaquer et battre son adversaire, s'est alors efforcée de le gagner de vitesse sur ses flancs et ses arrières pour l'empêcher de se reformer et de se rétablir.

Mais encore une fois, l'intérêt de cette manœuvre est à rechercher dans la solution, une des solutions possibles, que représente la brigade légère blindée Javelot dans la guerre atomique. Le rôle de celle-ci est réputé de reconnaissance et de couverture; l'on peut ajouter de participation à la guerre atomique, à laquelle elle se révèle particulièrement apte.

La Brigade elle-même est formée de deux éléments assez distincts: un de reconnaissance proprement dite, et l'autre plus spécialement de combat, toutefois dans la mesure où le combat doit être livré. Le premier élément est constitué surtout par un régiment à deux escadrons (chiffre non encore fixé) d'engins blindés de reconnaissance (Panhard); immédiatement à son profit coopèrent une section de quelques avions de reconnaissance, des batteries de 105 et 155, des éléments de DCA., du génie, etc. L'autre élément, apparaissant comme le soutien des forces de reconnaissance excessivement légères, comporte des fractions de toutes armes fondues dans deux (chiffre également non définitivement fixé) *régiments interarmes*. C'est là l'innovation essentielle de cette grande unité expérimentale. On y trouve: deux compagnies d'infanterie sur véhicules légers (Jeeps); des escadrons de chars légers AMX (connus en Suisse); un groupe d'artillerie automoteur (105 et 155); une unité de mortiers lourds; des éléments anti-chars armés de la fusée téléguidée SS 10 (portée de 1500 m et charge creuse très puissante; cet engin qui a été retenu par l'armée américaine, permet de diriger à vue, en rectifiant son parcours, le projectile sur un char ennemi).

La grande utilité de ce régiment interarmes est d'éviter de prélever pour des missions temporaires des unités dans les divisions du corps de bataille, elles-mêmes trop lourdes pour des opérations de reconnaissance. Dans le cadre d'un tel régiment, d'un caractère permanent, tous ces éléments s'amalgameront et acquerront l'habitude d'opérer en commun. — En outre, la brigade elle-même est dotée des éléments de commandement nécessaires.

Il est trop tôt pour parler du rôle définitif de cette unité encore au stade expérimental, ni de sa constitution organique, loin d'être arrêtée. Il s'agit d'une ébauche, mais ses solutions originales et l'exclusion de tout armement lourd attirent toutefois spécialement l'attention. En effet, cette expérimentation rejoint la préoccupation majeure de l'époque atomique, c'est-à-dire l'allègement impitoyable, leur puissance de feu étant cependant conservée, de toutes les formations, non seulement pour les rendre plus manœuvrières, mais encore surtout en vue de diminuer considérablement la consommation

en carburant, dont le ravitaillement à doses massives devient incompatible avec les exigences et les risques de la guerre atomique.

Pour le moment il y a lieu de retenir de cette Brigade expérimentale, son autonomie, son extrême souplesse et sa fluidité, selon le terme consacré, à évoluer dans les champs de bataille ou sévira le feu nucléaire.

★

De l'amas d'informations et de considérations assez éparses provenant de ces diverses manœuvres atomiques, il faut essayer de tirer en manière de conclusion, les données qui se dégagent avec le plus de précision, ainsi que celles encore sujettes à interprétation et à mise au point. Parmi les premières il semble que l'on puisse ranger d'une façon assez certaine celles ci-après :

- l'augmentation considérable de l'étalement en largeur et de l'échelonnement en profondeur des unités, grandes et petites, au stationnement ou en opération; le coefficient serait de trois ou quatre, ceci selon une source sérieuse, et même davantage pour l'échelonnement, surtout aussi longtemps que les unités seront très dépendantes du réseau routier;
- l'allègement à rechercher de toutes les manières possibles, aussi bien dans la composition organique des unités, que dans leur armement, sans diminution de leur puissance de feu, et leurs moyens de transport;
- l'allègement également à obtenir des voies de communication, qui devra en premier lieu résulter d'une diminution de la consommation en carburant par des types d'engins blindés moins lourds;
- l'aménagement des grandes unités selon un mode quaternaire, afin d'augmenter leurs possibilités de durée, ainsi que leur permettre d'assurer constamment la sécurité de leurs flancs découverts à l'encontre des infiltrations adverses;
- en opération, la recherche systématique d'espace vers l'avant de manière à éviter coûte que coûte le resserrement des échelons suivants; et adaptation des positions défensives à des formes en croissant ou circulaires d'un diamètre supérieur à celui des effets des explosions nucléaires des modèles les plus courants;
- la nécessité absolue, qui représente sans doute le point essentiel, d'éviter toute concentration, celle-ci s'effectuant durant la manœuvre, pour ainsi dire en marchant et ne se produisant que d'une manière très brève sur l'objectif même. - La notice d'information déjà signalée indique pour les grandes unités blindées «la rapidité d'éclatement et de regroupement»;
- enfin, en contre-partie, les moyens et procédés à établir pour obliger l'adversaire à lui-même se concentrer pour être justiciable de projectiles

atomiques; les engins blindés légers et tous-terrains et les canons automoteurs semblent appropriés à cet égard.

Moins nettement ou du moins d'une manière moins définitive, ressortent les points suivants:

- primauté de l'infanterie sur le champ de bataille atomique, qui a bien semblé s'établir durant la manœuvre «Battle Royal»; mais elle n'a fait peut-être que suppléer une adaptation incomplète des autres armes;
- mise en doute de la valeur de l'artillerie atomique tactique, du moins dans la défensive, en raison de la lourdeur et de l'encombrement de ses pièces; on s'orienterait plutôt maintenant vers les fusées téléguidées à charge nucléaire, qui bien que leurs rampes de lancement fussent situées fort loin à l'arrière, seraient d'une remarquable précision grâce à leur guidage; néanmoins l'artillerie atomique demeure une arme d'une puissance fabuleuse et particulièrement qualifiée pour opérer la rupture de positions organisées de l'adversaire.

Enfin, pour terminer, un dernier point reste à évoquer. Si tout le monde est actuellement d'accord sur les conditions générales nouvelles de la guerre atomique, tels que au premier chef l'agrandissement de l'étalement et de l'échelonnement des unités, ainsi que les concentrations à éviter, par contre il a été très peu question de *l'éloignement normal* des adversaires, ou si l'on préfère de la taille du «no man's land» les séparant. Au cours des âges cet éloignement a été fonction de la portée des armes. En 1914-1918 il égalait d'une manière générale celle de l'arme caractéristique de l'époque, la mitrailleuse en tir de flanquement. Avant le déclenchement de la manœuvre «Battle Royal», il peut être estimé entre dix et vingt kilomètres. Il semble même pouvoir être supérieur.

C'est là un des aspects de ce vide considérable du champ de bataille, qui a été envisagé précédemment de l'intérieur même d'une zone d'un des adversaires. La question n'a pas qu'un intérêt académique. Elle permet de préfigurer la bataille atomique et d'en mesurer les difficultés. Toute attaque devra franchir ce vide à pleine vitesse et entièrement fractionnée. Son mouvement aura dû être minutieusement réglé pour obtenir une concentration fugitive dans un secteur donné. La reprise du mouvement devra être effectuée ailleurs, car là où l'éveil aura été donné s'ensuivra un bombardement atomique. En cas d'échec le repli devra être de la même amplitude.

Ainsi, en tant que l'on puisse anticiper, ce «no man's land» immense sera sillonné d'opérations-éclair, elles-mêmes extrêmement diluées et leurs engins particulièrement souples, la tendance se renversant du matériel lourd au matériel allégé. Ceci est peut-être le point auquel il faut accorder le plus d'attention, afin de ne pas engager l'avenir, quant au matériel, dans un sens erroné.